

Le poids de l'histoire et la tentation du Bien en Allemagne

Martine DRAPEAU

Etre un citoyen allemand après la guerre, c'est vivre avec le poids du passé. La grande Allemagne au nationalisme exacerbé, aux tendances belligérantes et hégémoniques, celle-là même qui est responsable des deux conflits les plus violents du XX^e siècle et de la Shoah, hante toujours l'imaginaire de ce peuple. Cette dimension de culpabilité est essentielle pour comprendre la République fédérale. Les douze années passées sous le régime nazi ont fait de la nation entière une représentation du mal absolu. Depuis 1945, une énergie étonnante est déployée par les Allemands afin de transcender ce statut de plus grands criminels de l'humanité. Avec la paix et l'écologie comme formules incantatoires, plusieurs moments de l'histoire récente témoignent d'une volonté de tendre vers le bien. Pensons aux manifestations contre le réarmement dans les années 60, au terrorisme des années 70 et enfin à l'émotion qui a entouré la réunification et le transfert de la capitale à Berlin. Chaque événement révèle le refus des Allemands de voir l'histoire se répéter, mais surtout, la nécessité d'être désormais associés au bien. Nous verrons quelle place cet imaginaire occupe encore aujourd'hui.

L'Allemagne singulière

La génération d'après-guerre a évolué sous le signe de la responsabilité. Celle-ci a pris différentes formes dont un désintérêt des Allemands envers l'État national, une préférence marquée pour le multilatéralisme et une participation à l'Union européenne. Le rejet des idéologies traditionnelles, de même que le militantisme pacifiste excessif ont constitué une réponse à la fois à Auschwitz et aux excès du fascisme. Cette intensité dans le bien apparaît comme la

seule façon de contrebalancer l'horreur et de faire dévier définitivement la fameuse « voie spécifique ». Plusieurs historiens et philosophes (Habermas en tête) insisteront sur l'exception allemande, le devoir de mémoire, et mettront de l'avant cette conscience hypermorale voulant que chaque décision politique doive passer par le prisme des camps de la mort et le repentir, et soit un combat quotidien. Les théoriciens de cette tendance s'inscrivent dans le courant de la continuité qui emprunte aussi au *Sonderweg*, voie particulière.

L'Allemagne présenterait depuis le début du XIX^e siècle des traits qui la distinguent de ses voisins Européens, notamment un penchant pour la puissance et la domination, la présence d'un État autoritaire qui surprend par sa permanence et son prestige, des valeurs antidémocratiques et des notions de *Weltpolitik*¹ liées à une certaine idée de « mission allemande ». Le nazisme serait la résultante logique de ce chemin spécifique. Cette interprétation de l'histoire, en plus d'être limitative, ne rend pas justice aux esprits éclairés qu'a connus l'Allemagne au début du siècle, ni aux véritables démocrates qui ont usé de leur prestige et de leur influence pour défendre la République de Weimar. L'idée d'exception atteindra un point culminant au milieu des années 80, lors de la querelle des historiens. En 1986, la *Frankfurter Allgemeine Zeitung* publiait un article de l'historien allemand Ernst Nolte, « Le passé qui ne veut pas passer² », qui revoyait la singularité de l'Holocauste. Sa thèse affirmait que le génocide des juifs s'inscrivait parmi les autres crimes commis au XX^e siècle et que le nazisme, étant comparable à d'autres régimes autoritaires en place à la même époque, devait être inséré dans l'histoire pour cesser d'être vu comme un obstacle. Ce débat virulent, qui dura un an, s'est conclu par la victoire des tenants de l'unicité du national-socialisme et du génocide, de même que par l'interdiction de les comparer à d'autres

¹ Politique mondiale.

² Ernst Nolte. « *Die Vergangenheit die nicht vergehen will* ». In *Frankfurter Allgemeine Zeitung*, avril 1986.

dictatures, d'autres crimes¹. Cette sévérité envers eux-mêmes, cette démonstration d'humilité pendant la période « pré-réunification », venait rétablir un certain équilibre avec l'habituelle arrogance allemande.

« Nous avons été exceptionnellement horribles, soyons désormais exceptionnellement bienveillants » est le message que laisse entendre l'attitude des Allemands. Leur désir d'être irréprochables, généreux et engagés est omniprésent et se traduit, dans les faits, de multiples façons. L'Allemagne est le pays d'Europe qui accueille le plus de réfugiés et d'immigrants, dont le parti vert est le plus influent et qui a le plus grand souci d'être rassurant pour les voisins. À cet égard, les Allemands ont manifesté depuis la fin de la guerre un besoin maladif de l'assentiment de l'autre; ils n'ont cessé de demander s'ils agissaient comme il faut, si on les jugeait suffisamment pacifiques, si l'on se sentait en sécurité avec eux². Le fait d'assumer publiquement la culpabilité des camps, les manifestations ostentatoires d'ouverture et de générosité, et cet attrait pour l'angélisme font figure de retour du pendule et constituent très certainement la première manifestation d'une volonté de transcender l'histoire.

Le refus de la normalité, même après 1989

A la fin des années 80, malgré l'ancrage à l'Ouest et les nombreuses preuves de bonne volonté, les Allemands n'estimaient pas être redevenus normaux et considéraient essentiel de ne pas le devenir. Le sentiment d'une responsabilité particulière et du devoir d'assumer l'histoire tout entière devait rester éveillé : « Douze années de folie

¹Pour une bonne synthèse, voir le collectif *Devant l'histoire: les documents de la controverse sur la singularité de l'extermination des Juifs par le régime nazi*. Paris : Cerf, 1988.

² Voir l'article de Timothy Garton Ash dans Jewgenij Alexandrovitch Jewtuschenko et al. *Reden über Deutschland*. Munich : Bertelsmann, 1990.

meurtrière ont marqué ce pays pour mille ans¹ ». De plus, la division nationale était aux yeux d'une écrasante majorité d'Allemands une juste rétribution pour la Seconde Guerre, ainsi qu'un garde-fou contre le retour des vieux démons. Malgré ce terrain peu favorable à la réunification, le ras-le-bol des gens de l'Est a eu raison de cette répugnance. Quelques jours seulement après la chute du Mur, les hommes politiques allemands s'empressaient de rassurer leurs partenaires : « seule la paix surgirait du sol allemand ». Non, ils n'abandonneraient pas la voie empruntée jusqu'à présent, ils entendaient continuer à travailler de concert avec les puissances alliées, ils continueraient d'appliquer la politique du bon exemple, se refuseraient les attributs de la puissance dite classique. La République fédérale était depuis sa création une puissance « civile », c'est-à-dire favorisant la diplomatie et les moyens non-militaires dans la résolution des conflits, et entendait le demeurer. La morale, malgré la réunification et le fait d'avoir retrouvé une « normalité » politique, dictait encore l'humilité et occupait une place immense dans la nouvelle Allemagne. La difficulté de maintenir une telle ligne de conduite s'est manifestée peu après la succession des conflits mondiaux (Koweït, Bosnie, Somalie, Kosovo), et après que les Alliés, principalement les États-Unis, ont clairement fait comprendre à l'Allemagne qu'elle devait sortir de sa torpeur et s'impliquer militairement au maintien de la paix. Ceci a déclenché un débat à travers le pays qui a duré presque dix ans, où l'on a dû faire entériner la conformité de l'implication militaire à la Loi fondamentale par la Cour constitutionnelle et faire valoir le bien fondé des missions auprès de l'opinion publique. Il n'était plus permis de voir des soldats allemands au front, même dans le cadre de missions pour la paix. Le malaise de la coalition allemande, l'indignation de l'opinion publique et la colère des objecteurs de conscience furent très révélateurs. La République fédérale avait du mal à composer avec les nouvelles responsabilités internationales et ses tabous

¹ Ingo Kolboom. *Pièces d'identité. Signets d'une décennie allemande 1989-2000*. Montréal : Presses de l'Université de Montréal, 2001.

séculaires. Même si elle avait prouvé depuis 1949 qu'elle était désormais une véritable société démocratique, elle continuait d'agir de telle sorte qu'on ne puisse craindre le retour d'un comportement autoritaire et restaurateur. On peut se demander, à juste titre, si ce refus d'exercer quelque puissance que ce soit s'explique par la volonté de rassurer les voisins ou par la peur de ce qu'ils en feraient. Ces exemples d'embarras, de piétinements et d'hésitations illustrent chacun à leur manière la persistance de la morale d'après-guerre, celle de ne pas agir normalement. Les propos de l'historien Ingo Kolboom illustrent fort bien cette question : « Les Allemands n'ont pas le droit de s'assoupir tranquillement. En cela, ils se distingueront toujours des autres. Ils ont pour devoir d'être plus vigilants que n'importe qui. Tel un homme qui a provoqué un grave accident de voiture, après cela conduira toujours autrement¹ ». Tout le discours concernant le droit ou non à la normalité, ainsi que le fait d'agir selon ses intérêts, pourrait-on l'imaginer ailleurs qu'en Allemagne? Le sacrifice de la normalité de la nation révèle, en creux, les douze années nazies et la volonté de s'en détacher.

« Faute avouée... »

La recherche exhaustive faite par les Allemands sur la période nationale-socialiste est un phénomène unique dans l'histoire. Aucun peuple ne s'est penché à ce point sur ses propres crimes. Il n'existe rien de comparable ni du côté des Russes ni de celui des Turcs (Arménie²). Tous ces efforts pour mettre à jour le mal commis s'inscrivent dans une grande quête pour la compréhension, d'abord, mais aussi pour le pardon. Dans la psyché allemande, souligner la culpabilité est la seule façon de s'absoudre³. Avec les années, les Allemands sont devenus les champions de la contrition,

¹ Kolboom. *Op. cit.* p. 57.

² Florence Gauzy. *L'exception allemande : XIX^e-XX^e siècles*. Paris : Armand Colin, 1998.

³ A ce sujet, il n'est pas totalement impertinent d'aller relire *L'éthique du protestantisme* de Max Weber.

comme si la libération devait passer par là, comme si c'était la seule chose qui doive les apaiser. En cela, le phénomène Goldhagen est très éclairant. Ce jeune historien américain d'origine juive a publié en 1996 un ouvrage sur le génocide juif, *Les bourreaux volontaires d'Hitler*. Sa thèse affirme que l'Holocauste était attribuable à un antisémitisme éliminationniste proprement allemand qui remonterait au Moyen Âge. Il établit que les Allemands ordinaires avaient été les derniers à être pressentis comme des tueurs pour le génocide. Or, bien qu'ils ne furent pas rigoureusement sélectionnés, ne présentaient pas les caractéristiques propres aux « machines à tuer » du régime nazi, qu'ils avaient dans certains cas une famille et menaient une vie absolument normale, ils ont volontairement rempli la mission, et ce, au-delà des espérances et sans préparation psychologique préalable (contrairement aux *Einsatzgruppen*¹). Goldhagen rejette les explications conventionnelles interprétant l'obéissance des individus par la peur, le respect aveugle de l'autorité, la pression des pairs, l'opportunisme sans âme et la fragmentation des tâches. La conclusion qu'il dégage, en somme, est que cet antisémitisme destructeur était l'apanage de toute la population allemande. Tout ce que ces Allemands ordinaires ont fait, n'importe quel Allemand aurait pu le faire; la propension au sordide est donc immanente à la germanité. Pour appuyer son propos, Goldhagen fait une description détaillée, aux limites du voyeurisme, des camps de réservistes à l'Est, responsables de nombreux massacres en Pologne, de même que de la manière dont ce sont déroulées les « marches de la mort »; manœuvres tout aussi inutiles que cruelles où l'on faisait marcher pendant des heures les prisonniers malades et affaiblis, quelques jours seulement avant la Libération. La communauté historique a accueilli l'ouvrage très froidement; on trouvait douteux les raccourcis faits par l'auteur et l'on restait perplexe devant ses méthodes et sa démarche. Qu'à cela ne tienne, les lecteurs allemands se ruèrent dans les librairies, maintenant l'ouvrage

¹ Unités mobiles spéciales de la SS formées et entraînées à la fin du printemps 1941. Les *Einsatzgruppen* représentent la fine pointe des forces allemandes participant à l'entreprise d'extermination en Russie.

en tête des meilleures ventes pendant plusieurs semaines. L'auteur a, par ailleurs, donné une série de conférences dans de nombreuses villes en Allemagne devant des foules qui l'écoutèrent religieusement. Religieux est certainement le terme qui décrit le plus justement le climat de ces rencontres. Certains ont vu dans ces rassemblements une sorte de grand messe cathartique. Dans l'inconscient collectif, regarder ces horreurs en face, être accusé par le petit-fils d'un survivant de la Shoah, ouvrent la porte à un début de pardon. Souligner la faute à grands traits est une manière de s'en départir. De même qu'expier le mal en gardant les yeux ouverts, se reconnaître coupable, jusqu'à l'insoutenable, et le faire reconnaître à ses enfants et à ses petits-enfants. Cette volonté a sans doute pour origine le désir de ne plus voir l'histoire se reproduire, mais surtout celle de renverser l'image du mal, de retrouver une certaine pureté.

Conclusion

Peut-on vraiment parler de transcendance, d'une façon d'accéder à un état supérieur, si le résultat a la même essence que les peines commises dans les années 30, tout en étant son envers? Est-ce une perversion parce que le bien qui est déployé n'est pas gratuit, mais apparaît comme une forme de rachat? Y a-t-il un risque, comme l'a exprimé Martin Walser en 1998, de banalisation du bien? La réponse à toutes ces questions est très certainement non. La peur d'eux-mêmes qu'ont les Allemands disqualifie d'emblée ces hypothèses. A la question « est-ce que nos grands-parents étaient plus mauvais que nous », ils ont répondu non. Ce qui les ramène à l'angoisse de posséder ce trait fatal, cette fibre qui les disposerait à verser dans le mal. Ils cherchent donc sincèrement à évacuer toute résurgence du monstrueux, à transformer ce qu'ils ont identifié comme faisant *partie d'eux*, et ce, avec l'application qu'on leur connaît. Aussi, la douleur produite par le rappel du passé exclut totalement que les gestes portés pour lui faire échec puissent devenir banals et mécaniques.

Certes, des notions comme la normalité et le nationalisme sont de plus en plus présentes dans le discours public allemand, et on assiste à une graduelle érosion des dogmes. De même qu'il y a une génération montante d'Allemands qui n'auront connu que l'unité nationale, qui est plus à l'aise avec son identité et qui ne cultive plus la honte. Ce relativisme naissant ne concerne pas les événements eux-mêmes ni l'importance de la mémoire, mais bien la place et le rôle accordés à cette mémoire. Certaines voix se font parfois entendre aujourd'hui au sujet de l'« amnésie allemande ». Ce jugement, par trop simpliste, révèle une fois de plus que l'Allemagne demeure suspecte, que la possibilité de transcender l'image du mal n'a pas été consentie par l'Autre. Oui, la génération montante a le regard tourné vers l'avenir, mais elle sait, et n'ignore pas qu'un tel savoir implique des responsabilités.